

---

Eric Essono Tsimi, *Migrants Diaries*,  
Ed. Acoria, 2014. Roman

Cécile Dolisane-Ebossè  
Université de Yaoundé I (Cameroun)

Eric Essono Tsimi, doctorant en psychologie en France, nous livre un journal de 156 pages à travers son nouveau roman, *Migrants Diaries*. Cette chronique quaternaire, fragmentée en trente et un chapitres a pour ligne directrice une jeunesse sacrifiée, condamnée à une errance identitaire, fuyant la misère et l'ambiance cauchemardesque d'une Afrique insouciance, inconsciente et indifférente. Cette jeunesse rêve alors d'un monde meilleur : l'Occident (p. 46).

À partir de notes consignées dans de menus chapitres émiettés sous forme de nouvelles, Jalil, le héros-narrateur du chapitre liminaire et ses acolytes, Koloko, Arthur, Vidal, Brunel et Zé Bella, ne trouvent guère le trésor tant fantasmé. Ils finiront plutôt dans la désillusion et la désespérance.

D'entrée de jeu, dans la première partie intitulée, « Jalil ou la stratégie du désespoir » (p. 7-28) et subdivisée en neuf chapitres, l'Occident est sublimé, affabulé ; c'est « une vraie légende ». Le voyage apparaît dès lors comme une aubaine, un passeport vers le bonheur, un paradis en somme, puisque Jalil, paumé, vit dans la misère noire, dans une totale indigence, allant de petits boulots en petits boulots, livré à une exploitation outrancière. Il décide d'aller en aventure, encouragé par son ami Koloko (Sisqo), lui-même considéré comme un « multirécidiviste » mais toujours déterminé. Cet adepte de la clandestinité était convaincu qu'avec l'endurance et la persévérance, il mûrirait, d'autant plus qu'« *il faut garder des échecs, une vraie expérience de la vie* » (p. 11).

Les autres chapitres qui dessinent son périple combien truffé d'obstacles, n'ont guère atténué son ardeur, sa décision de s'envoler vers d'autres cieux, et encore moins sa petite amie, Zé Bella, « *une vraie*

*sangsue* » dont « *il semble financer les infidélités* » (p. 17) tout en s'occupant de sa famille. Ainsi, doté d'un courage sans bornes et d'une détermination à toute épreuve, il retrace avec audace et enthousiasme l'itinéraire à entreprendre : toute l'Afrique de l'ouest, puis l'Afrique du nord. Ce tableau de tous les dangers est peint sur fond d'humour macabre et dévastateur, comme si le narrateur se moquait de lui-même sur un ton mi-plaisant, mi-sérieux, glissant le lecteur dans un cynisme de la pire espèce avec le rire par paquets. En l'occurrence, il affirme ne pas être découragé par le Boko Haram, « *le Cameroun étant le siège social et historique du Boko Haram* » (p. 15).

Dans cette lancée de vrai combattant, il brave l'épreuve des passeurs véreux, sans scrupules et impitoyables qui profitent de la détresse et du désespoir des migrants obsédés par l'Ailleurs radieux. Autant il découvre d'autres mondes, se confronte à d'autres réalités, fait des rencontres insolites dans le monde arabo-berbère, nomade vers des sphères nouvelles autant qu'il émigre avec une plume lancinante et sulfureuse. Dans cette rencontre avec l'autre, il s'étonne que les islamistes aussi férus de Dieu soient si réticents à accorder l'asile à un étranger en détresse. A partir de cette xénophobie, il apprend sur l'hypocrisie, la duplicité de l'homme de même que sur la complexité de ce sujet pensant (p. 13-16).

La deuxième partie, intitulée « Le Roi Arthur » (p. 33-69) et comptant neuf chapitres, nous ouvre les portes du Nouveau Monde où le narrateur est dépaycé et envahi par la nostalgie. Il se rend compte alors que cet isolement lui est familier surtout lorsqu'il se souvient de la vie houleuse de ses parents et l'ambiance martiale qui régnait dans sa famille. Cette solitude justifiée par ce manque d'affection était le reflet de sa personnalité « *aussi vieille que sa misanthropie* » et non sans humour le narrateur justifia sa misogynie par l'intransigeance de sa mère vis-à-vis des maîtresses de son père. Aussi connaît-il la psychologie féminine (p. 35).

Avec « Vidal », la troisième partie de cette fiction (p. 69-109), l'on s'achemine d'un bout à l'autre dans l'extrême galère du narrateur qui s'enlise dans la mélancolie, d'où un vrai tragique de situation. Il n'est donc pas question de « récréation » comme l'auteur le signale dans l'œuvre mais d'une déchirure, d'une tentative d'évasion, d'éloignement d'un milieu asphyxiant. Cela étant, le pays d'accueil tant rêvé, le Canada, est en apparence beau avec le gigantisme de ses infrastructures et son luxe insolent ajouté à la consommation à outrance. Toutefois, il se rend

compte qu'en réalité, il est froid ; laquelle froideur se matérialise par des rapports distants et l'étrangeité de ses mœurs. De ce fait, il est gagné par la peur et envahi par un sentiment d'angoisse de devoir affronter un monde qu'il ne maîtrise pas. Vivant replié sur lui-même, dans l'extrême précarité, étant dans l'incapacité de réaliser ses rêves et ses projets, il sombre dans la dépression, gagné par le dégoût de la vie.

Dans ce miroir aux alouettes qu'est l'Occident, tout est superficiel, tout est artificiel et consommable pour le personnage. Cette légèreté s'observe dans la rapidité des rencontres dans les réseaux sociaux ainsi que dans la consommation du sexe. Sofia alias *Opasna* a été dénichée sur le net par Arthur et ils vivent ensemble et Claudia, compagne d'Arthur le trompe avec son ami Brunel et avoue l'acte ignominieux tout naturellement. En clair, tout est fantaisie et éphémère et dans cette vaste illusion, tout le monde soigne les apparences : c'est chacun pour soi, seuls les intérêts comptent. Face à cette congruité, tout rapport non productif peut se transformer en un enfer. C'est le cas du narrateur qui est pris en charge par sa compagne Zé Bella, la caissière, travailleuse pauvre qui doit également payer le loyer pour deux. Cette relation asymétrique et parasite est un vrai chemin de croix, ponctuée par d'incessantes disputes. Frustré, « l'étudiant-chômeur » trouve que son amie est « *prétentieuse et contradictoire* ». Aussi réagit-il avec véhémence « *L'argent que tu gagnes te permet seulement d'avoir du gaz pour ton char, sans lequel tu ne pourrais te rendre à ton job.* » (p. 76-77) Dépendant de cette battante, il devient son esclave sexuel, car après sa dure journée de travail « son forçat », il faut qu'elle se détende (p. 88-89). En fait, l'inactivité, pour le narrateur, dépersonnalise, et l'on se sent humilié, sans visibilité et sans respectabilité, lui qui a repris les études en science po et en psycho pour prolonger sa carte de séjour, les moyens matériels lui faisant cruellement défaut (p. 130).

Bien plus, le désœuvrement expose au vice. C'est ainsi que Vidal, personnage loufoque, perdu dans ce dédale, découvre l'homosexualité ; mœurs qui lui sont étranges. Elles semblaient être un désastre, une abomination alors que ce plaisir apparaît dans ce nouveau monde comme « un jeu expérimental ». Aussi rétorque-t-il après un baiser : « Si l'homosexualité n'est pas une perversion, alors c'est le monde qui est pervers ; si ça n'est pas un mal, alors la vie même est une erreur » (p. 106). Cette intrusion du tabou homosexuel dans les stéréotypes est à la hauteur du sentiment d'indignation qui entoure encore cette pratique. Sur le plan romanesque, l'insertion d'une « déviance sexuelle » dans la

construction montre cette audace créatrice qui, en ce millénaire naissant, anime le roman africain postmoderne qui doit prendre en compte ce nouveau thème.

Au demeurant, la dernière partie nommée « Claudia » dévoile la vie de l'immigré sous toutes ses facettes surtout les plus perfides et les plus sombres. Au fait, dans cet univers de survie, il faut trouver des subterfuges, voire, tout faire pour être en règle. L'on emprunte des raccourcis et des chemins sinueux. C'est la raison pour laquelle Claudia était la femme de ses rêves. La femme blanche devient alors « son idéal féminin », un précieux sésame vers le bonheur. « *Depuis que je la connais, Claudia me fait penser au mariage. Un mariage d'amour qui me faisait penser à toutes sortes d'avantages pratiques. Une sorte de mariage d'amour et de raison* » (p. 117).

En fin de compte, l'Occident est mis à nu comme un désert, un mirage, un espace sans vie, de putréfaction et d'odeurs. C'est un passeport vers sa propre déchéance, vers la mort. C'est l'éclatement programmé de l'homme puisqu'il devient progressivement un vrai robot, guetté par la dépression avec pour soins palliatifs les produits psychotiques qui n'amenuisent guère la souffrance, la chaleur humaine ayant disparu. Les plus désespérés se réfugient dans la drogue pour fuir cette réalité sordide, d'où le suicide d'Arthur. Car « se suicider c'est fuir la réalité » (p. 145).

Vu l'accueil convivial de la mère mourante d'Arthur, l'on décèle, à partir de cette symbolique, que l'Afrique n'est certes pas un paradis mais qu'elle est le lieu par excellence de la sociabilité où la valeur humaine est au centre des préoccupations des uns et des autres. L'alter égo, voire l'altérité y est primordiale. On y trouve encore un amour désintéressé. C'est ce qui explique cette mue, cette réincarnation de Brunel en Arthur et surtout l'héritage légué à l'ami. En se gardant d'effectuer une scission, une stratification, en un mot, la différence, elle délivre un message clair : l'Afrique doit s'unir tout en conservant ses valeurs archétypales. Cette leçon d'humanisme s'apparente au concept du « Tout-Monde » d'Edouard Glissant et le narrateur le renforce en ces termes : « *Brunel Bera, moi, qui est Brunel Bera ? Qui est Arthur ? Qui est Vidal ? Serais-je rentré au pays si je ne les avais pas connus ?* » (p. 153).

Sur le plan structural, de la construction romanesque, l'ordonnement n'est pas cohérent. C'est un journal, donc, on consigne les événements au jour le jour. La technique est celle de la mise en abyme avec des lettres de Claudia traduisant les récits enchâssés, les

digressions qui brouillent sa linéarité. Les dialogues et monologues incessants avec une syntaxe désordonnée et des phrases en transe dues aux multiples échauffourées dénotent un climat tendu. C'est également un miroir kaléidoscopique de trois destins qui communient vers une seule et même fin : le chaos ; en clair, le destin tragique de la jeunesse africaine (p. 115).

Dès l'amorce de cette prose, le récit est écrit à la première personne et le héros-narrateur est perceptible mais au fur et à mesure que l'on progresse dans la narration, on se rend curieusement compte que chaque chapitre a pour titre le nom d'un protagoniste et que le récit s'écrit à la troisième personne. Au fil du journal, les voies des trois compères se séparent, tout comme leurs voix qui deviennent aussi confuses puisque Zé Bella, qui vivait avec Jalil au début du roman, le retrouve à la fin du roman sur Facebook et va à sa rencontre à Paris. L'innovation formelle par l'évocation de nouvelles technologies, justifiée par les réseaux sociaux, donne à sa trame narrative une posture actuelle, Arthur ayant rencontré Sofia alias Opassa sur internet ; « vive internet ! ». On note ici un masque, un effet de boucle, une vie qui s'ouvre et se referme sur elle-même : De Jalil à Jalil de Zé Bella à Zé Bella. Autrement dit, ces personnages déboussolés par les injustices sociales, se réincarnent par la fuite permanente vers les sphères nouvelles, une renaissance.

Est-ce une autobiographie ? Un journal ? Une fable ? Des nouvelles ? Un essai ? L'intertextualité patente de ce récit nous laisse penser que c'est la somme de tous ces genres, car on décèle, en filigrane, les portions de vie de l'auteur, sa culture religieuse, ses multiples voyages, voire cette mobilité géo-spatiale permanente qui dévoile ses infidélités scripturaires car il nomade avec sa plume. La réponse est camouflée dans le délire, le jeu, une fiction, bref, dans un beau mensonge. « C'est des abstractions, de la rhétorique », « une échelle de légendes » (p. 139). Finalement, ce récit est un assemblage de mots afin de bâtir une texture didactique en conséquence de quoi ces lieux et l'onomastique donnent l'impression qu'on est dans le réel, en l'occurrence, « l'avenue Kennedy », « Ze Bella », ou « les démonstrations érudites d'un Cheikh Anta Diop » (p. 46). A vrai dire, les injonctions, les apostrophes, les interjections de même que les acquiescements ne doivent pas faire perdre de vue le tissage idéal et esthétique par l'effet de transposition et de transfiguration.

En outre, la langue est littéraire et même snob mais saupoudrée par un jargon populaire des banlieues et d'un jargon psychiatrique qui peut, par moments, égarer le lecteur non averti. Il y a également ce penchant pour un langage trivial (p. 89), ce qui, au total, donne une langue oscillatoire, du haut vers le bas. Les comparaisons et métaphores hyperboliques qui donnent un effet d'ampoulement, montrent qu'on est dans un roman réaliste, par exemple : Zé Bella était « *une fille bulu, une panthère, une suceuse, une véritable sangsue* », « *cette mytho-nympho-psychopathe avec la foi* », « *menteuse obsessionnelle compulsive* » (p. 11).

Au reste, le comique du rire illustré par l'humour parfois macabre ou dévastateur vient atténuer le tragique de situation. Ces épisodes rocambolesques peuvent provoquer l'hilarité générale : « En Afrique les gens comme toi on les appelle les Savitout » (p. 134). En effet, l'amour excessif pour un chat au point d'en être déprimé alors qu'on accorde très peu d'attention à un être humain ; « il est mimi, mon minou, n'est ce pas ? » (p. 93) paraît insolite. Il y a également la représentation caricaturale de l'animal domestique en Afrique par le narrateur, qui produit un effet burlesque. Le contraste de la lecture anthropologique humoristique et sérieuse qui voile à peine les croyances mythico-religieuses de ce continent amuse le lecteur (p. 94).

Pour clore notre propos, nous pouvons dire que *Migrants Diaries* est un tableau synoptique, un panorama des réalités africaines et du « tiers-monde » d'aujourd'hui. C'est l'itinéraire d'un migrant mélancolique, souffrant, dépité. De la sorte, l'auteur zoome et sculpte les péripéties, les obstacles et partant, les turpitudes de la vie. Ce parcours truffé d'embuches prouve que la vie n'est point un long fleuve tranquille. Mais en même temps, il démystifie l'image d'un Occident paradisiaque alors qu'il est plutôt un miroir aux alouettes, un « vide », un « instant ». Il démonte dans le même ordre d'idées les clichés sur l'Afrique qui sont, d'après lui, une affabulation de l'Occident. Pure construction coloniale, l'exotisme rattaché à l'Afrique a poussé les théoriciens du postcolonialisme à déconstruire ces schèmes et stéréotypes pour en arriver aux conditions d'un monde de tolérance, de respect de la différence. En fin de compte, le paradis n'existe nulle part, il réside en nous par le biais de l'ascèse et du pouvoir cathartique. Par conséquent, la fuite, pour l'Africain, mène à une impasse ; il doit alors se construire spirituellement et matériellement en transformant son environnement avec espoir et optimisme. C'est cette projection d'un devenir lumineux qui explique la mort de toutes ses mères (piliers et

matrices de la société) afin qu'elles germent et édifient la MERE-AFRIQUE prométhéenne.